

L'ETHNOLOGIE A STRASBOURG

18

IN MEMORIAM
DOMINIQUE ZAHAN



- *Institut d'Ethnologie*, Faculté des Sciences Sociales, Pratiques Sociales et Développement
- *Centre de Recherches Interdisciplinaires en Anthropologie* (CRIA)
- *Groupe d'Etudes et de Recherches Africaines de Strasbourg* (GERAS)
- Groupe de travail « *Astronomie et Sciences Humaines* »
- Groupe de travail sur l'*Orient Chrétien*
- *Association des Etudiants et amis de l'Institut d'Ethnologie*

Université des Sciences Humaines - 22, rue Descartes
67084 - STRASBOURG CEDEX

☎ 88.41.73.00

IN MEMORIAM

DOMINIQUE ZAHAN

1915-1991

Textes de Viviana Pâques, Georges Livet, Robert Schilling,
Anne Stamm, Pierre Vogler, Erika Haddouf et Jeannine Riess

à la mémoire du fondateur et premier directeur de l'Institut
d'Ethnologie de Strasbourg (1960-1969)

rassemblés par Pierre ERNY

1992

IN MEMORIAM

DOMINIQUE ZAHAN

DIRECTEUR DE L'INSTITUT D'ETHNOLOGIE DE STRASBOURG
-----DE 1960 A 1969

A la fin de l'année 1991, nous est parvenue la nouvelle du décès à Paris, après une longue maladie, de celui qui fut le premier professeur d'ethnologie à l'Université de Strasbourg. Dominique Zahan a été pour plusieurs d'entre nous un maître qui a déterminé notre orientation scientifique et notre carrière. De nombreux collègues strasbourgeois s'honorent d'avoir été ses élèves: Stéphane Jonas, Freddy Raphaël, Robert Froelicher, Andrée Tabouret-Keller, Georges Schaff, Pierre Haffner, Jean During, Pierre Vogler, Charles-Henry Pradelles de Latour, Astérios Argyriou, pour ne citer pêle-mêle que quelques-uns. Homme simple et discret, peu porté à parler de lui-même et de son expérience personnelle, il avait à nos yeux quelque chose d'énigmatique. Nous avions pour son oeuvre écrite une admiration sans réserves, tellement elle s'imposait par ses qualités tant de forme que de fond. Un léger accent trahissait son origine balkanique. On savait qu'il avait très longuement fréquenté les sociétés d'initiation de la vallée du Niger. Parfois il mentionnait, mais furtivement, l'homme qui lui avait ouvert les portes de ce monde clos d'ésotéristes africains. Mais tout cela restait entouré de mystère, ce qui a certainement contribué à cette aura particulière dont il était entouré. Il nous a davantage influencés, ou plus exactement "éveillés", par ce qu'il était que par ce qu'il disait. Il est resté durant neuf ans à la tête de l'Institut d'ethnologie de Strasbourg qu'il a fondé, avant de passer la main à Viviana Pâques. Mais durant toute cette période il avait gardé un enseignement à l'Ecole des Langues orientales, et quand l'occasion s'est présentée en 1969, il a été candidat à Paris V - Sorbonne, où il a poursuivi son travail d'africaniste. On le savait depuis plusieurs années affaibli par la maladie. Quelques-uns de ceux qui l'ont approché de près livreront dans les pages qui vont suivre leurs impressions et leurs souvenirs. L'oeuvre qu'il laisse est exemplaire à plus d'un titre: elle fait partie de ce que la littérature sur l'Afrique comporte de plus solide et de plus permanent, se situant par delà les engouements et les modes du moment. Elle fait partie aussi de ce que cette littérature comporte de plus profond: non seulement l'analyse de systèmes de pensée, mais aussi l'approche d'une authentique voie mystique.

Pierre Erny

Directeur de l'Institut d'Ethnologie

Viviana Pâques

PRESENTATION

Dominique Zahan, né à Traj, en Roumanie, vint en France après des études de théologie et devint l'élève de Marcel Griaule. Celui-ci lui procura un poste à l'Office du Niger. Zahan en profita pour apprendre le bambara et entrer dans différentes sociétés initiatiques. Ses connaissances en théologie et en ethnologie lui permirent de rédiger une thèse remarquable par sa nouveauté et sa profondeur sur Les sociétés d'initiation bambara: le N'domo et le Koré. Tout en restant fidèle aux méthodes et aux intuitions de son maître, Zahan montra que l'initiation africaine n'avait pas seulement pour but d'introduire à une connaissance métaphysique, mais également de fournir aux adeptes une armature morale qui les rendait particulièrement aptes à dominer la vie sociale. Nommé professeur à l'Université de Strasbourg, Zahan réussit, grâce à l'aide que lui avait fournie Griaule, à constituer un musée d'art africain aussi remarquable par la qualité des pièces exposées que par leur valeur vénale. Le doyen Livet, très conscient de l'intérêt d'une telle réalisation pour le rayonnement de l'Université, mit à sa disposition un important local qui attira bientôt de nombreux chercheurs européens. Cependant, Zahan poursuivait son activité pédagogique et scientifique et publiait en 1969 La viande et la graine, un essai sur la mythologie dogon, puis, devenu professeur à la Sorbonne, Religion, spiritualité et pensée africaines, où il voulut rendre compte de l'unité des cultures africaines en la centrant non sur le politique ou l'économique, mais sur le développement de l'itinéraire spirituel africain. Comme j'ai eu l'honneur de succéder à Zahan dans la chaire de Strasbourg, j'ai pu apprécier l'influence qu'il avait exercée sur les étudiants pour les amener à une meilleure perception et une plus grande valorisation de l'Autre. Sa disparition prématurée est une grande perte pour l'ethnologie.

ADIEU A UN AMI

Quand je songe à lui, je vois s'esquisser un sourire sur un visage aux yeux malicieux. Dominique (mais en famille on l'appelait Dim', hypocoristique de Dimitri) Zahan avait acquis son titre d'ethnologue sur le terrain: il avait fait des séjours prolongés en Afrique, avant d'occuper la chaire d'ethnologie à Strasbourg grâce à une thèse de doctorat dont d'autres, mieux que moi, diront la valeur. Je ne sais plus quand et comment se fit notre première rencontre; elle donna naissance à une amitié véritable et continue. Il nous arrivait à tous deux de participer à des séminaires communs, à des rencontres internationales, organisées par l'un ou par l'autre. C'est ainsi que Dominique assista à plusieurs de nos journées traditionnelles, en compagnie des latinistes de Fribourg-en-Brisgau; moi-même je fis la connaissance des ethnologues de Cologne qu'il avait invités à Strasbourg et, plus tard, à Paris. Nous n'avions pas besoin de grands mots - interdisciplinarité ou échanges culturels - pour nous rencontrer: il paraissait tout "naturel" que l'Institut d'ethnologie de Cologne m'invitât un jour à parler des fêtes des Vinaglia de la Rome antique, comme il paraissait "évident" que Dominique dût intervenir sur tel rite obscur et "barbare" de la Rome archaïque (je crois qu'il s'agissait du mystérieux Rex Nemorensis du bois d'Aricie). Mais n'allez pas imaginer que nous faisions du "frazérisme" attardé. Non, nous aimions, lui et moi, nous "dépayser" en fréquentant le champ de l'autre. Il m'avait toujours fasciné par sa finesse de "Latin", engagé dans la jungle ethnographique. Un Latin, originaire du pays des Daces: les Roumains ne sont-ils pas les descendants des Daco-Romani, qui ont su garder, en plein environnement slave, la langue latine à l'extrême pointe orientale de l'Europe ? La présence et la reconnaissance de cette sève latine en lui ont joué un rôle de catalyseur dans notre amitié. Je le compris encore mieux le jour où je lui déclarai ma joie d'avoir pu prononcer, en langue latine, au cours d'un congrès international, l'éloge d'Ovide (le poète romain exilé en cette terre alors "lointaine") au pied de sa statue, à Constanza (l'antique Tomi). Un silence, éclairé par un merveilleux sourire, trahit une sorte de complicité, comme si je l'avais rejoint dans un pèlerinage aux sources.

Vint le jour où Dominique fut nommé à la Sorbonne. Nous nous vîmes plus rarement (au cours de mes propres pérégrinations bi-mensuelles à l'Ecole des Hautes Etudes), mais toujours avec la même joie, sans que le temps y portât quelque altération. Un jour, j'appris qu'il s'était alité; par pudeur, il ne me fit jamais savoir que c'était grave. Il passait, m'a écrit sa veuve, ses dernières semaines dans la sérénité, en évoquant ses amis... Si jamais quelqu'un m'a donné l'impression d'un présent éternel des sentiments, c'est lui.

Georges LIVET

DOMINIQUE ZAHAN, L'ETHNOLOGIE ET LA FACULTE DES LETTRES.

QUELQUES SOUVENIRS

En octobre 1961, Dominique Zahan était nommé à la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg, faculté conduite alors par le doyen Marcel Simon, qui devait être remplacé par Georges Livet, assesseur depuis 1959, et ce jusqu'en 1969. La rencontre était celle de deux inconnus: le professeur nouvellement promu apparaissait comme venant d'un continent lointain du point de vue géographique comme du point de vue sociologique; l'Université se présentait à lui comme un univers complexe, difficile à déchiffrer, non seulement par ses caractères d'établissement d'enseignement supérieur à l'instar de ses soeurs de l'intérieur de la France, mais également par la complexité de ses composantes, l'originalité de ses origines, la variété de ses enseignements.

D'un caractère souple et délié, Dominique Zahan était particulièrement apte à saisir ce particularisme, à pénétrer ce "modèle" et à en démêler les traits essentiels.

D'abord, la diversité des formations et l'héritage des siècles antérieurs: L'Université de Strasbourg, alors "une" dans son "gouvernement", se présentait forte de sept facultés: les facultés traditionnelles - droit, lettres, sciences, médecine, pharmacie - , et deux facultés "extraordinaires", celles de théologie catholique et de théologie protestante. Pour un homme ouvert, comme nous le verrons, aux problèmes religieux des différentes sociétés, l'occasion était unique. Cette organisation était le fruit d'un héritage où l'histoire de la ville, de la province comme de l'Europe jouait un rôle considérable. A l'origine, deux universités, l'une luthérienne, créée en tant que Gymnase en 1538, de Haute Ecole en 1566, d'Université en 1621, fruit de la Réforme, fière d'avoir compté Bucer et Calvin parmi ses professeurs, l'autre, catholique, créée par l'empereur Ferdinand en 1618 à Molsheim d'abord, transférée à Strasbourg en 1702, fruit de la Contre-Réforme qui avait reconquis en partie la ville à partir de 1681, date d'intégration de la capitale de l'Alsace dans le royaume de France.

Sans doute, ces faits pouvaient-ils sembler bien lointains au spécialiste des sociétés indigènes du centre de l'Afrique. Ils constituaient, avec l'histoire plus récente des incorporations successives dans la République française ou l'Empire allemand, puis le repli à

Clermont pendant la dernière guerre mondiale, une toile de fond indispensable à la compréhension de la communauté universitaire dans laquelle pénétrait le nouveau professeur d'ethnologie. En face de lui, répondant à ses interrogations, une mémoire sans cesse présente: tous les ans, le 25 novembre, avait lieu dans l'aula du magnifique Palais, héritage des temps wilhelminiens, l'appel des étudiants et des professeurs déportés par les nazis.

Second caractère, tout aussi "énigmatique": celui de la forteresse classique, archéologique et littéraire, que présentait l'enseignement dans ses structures essentielles, notamment à la Faculté des Lettres. Forteresse matérialisée - ou symbolisée - par le Conseil de Faculté où siégeaient, héritage également des temps anciens, les titulaires de chaires auxquels appartenaient, sous la houlette du doyen, l'administration des biens et le gouvernement des personnes, constituant l'ensemble de la communauté universitaire. Un degré en dessous: l'assemblée des enseignants qui rassemblait les professeurs sans chaire et les maîtres de conférence, mais laissait au dehors le corps des maîtres-assistants et des assistants, de création récente, en augmentation constante, et dont l'absence de représentation pèsera lourdement sur l'évolution des "événements" de 1968. Dans l'ensemble, un bloc solide, sûr de lui, appuyé sur les disciplines classiques - l'antiquité est reine -, gardien de la tradition universitaire, des libertés universitaires, du prestige universitaire. Les grandes écoles ont forgé l'armature. Que va faire notre "Africain" dans ce milieu dont il ne soupçonne ni les complicités secrètes, ni les dédains inavoués ?

Troisième caractère qui retiendra son attention d'"extra-européen": l'importance de l'orientalisme dans ses champs d'action comme dans la personnalité de ses titulaires. En dehors même de l'histoire des religions dont le doyen Simon est l'érudit représentant, se pressent autour du bassin méditerranéen l'égyptologie, Israël en période de création existentielle, l'islamologie et les études arabes, sans compter le turc et le persan qui bientôt rejoindront cette cohorte efficace. Elle trouve dans Byzance d'abord, dans l'Afghanistan ensuite, d'ardents animateurs qui font alterner voyages de fouilles et d'études avec l'enseignement à Strasbourg. Pourquoi l'histoire des sociétés africaines ne trouverait-elle pas sa place dans cet ensemble alors unique en France, mises à part les Hautes Etudes à Paris ?

Orientalisme qui prépare à l'appréhension du quatrième caractère de la Faculté des Lettres alors en voie de renouvellement et d'extension progressive, même si, par-ci par-là, des craquements se font entendre. Extension due à la croissance du nombre des étudiants. L'étude conduite à la demande du doyen Livet par Claude Régnier, alors maître-assistant, sur le milieu étudiant, dans sa nature, sa composition et ses aspirations, indique au départ une forte progression des effectifs, accélérée à partir de 1956-1957, et surtout de 1961 à 1967.

Au total, à cette date, 5454 étudiants contre 3040 en 1962-1963. L'introduction de la propédeutique a constitué l'élément essentiel de cette croissance démographique qui apporte avec elle tous les problèmes du nombre, locaux, encadrement, vie spirituelle et matérielle. Dominique Zahan arrive dans une faculté qui craque de toutes parts dans ses habits anciens, mais à laquelle l'afflux de la jeunesse donne une vitalité sans cesse renouvelée. Le public est prêt et réceptif, même si les diplômes sacro-saints n'ont pas toujours suivi en ce qui concerne ce qu'on nomme un peu pompeusement les "nouvelles filières". Toujours disponible et près de ses étudiants, Dominique Zahan n'aura aucune peine à trouver sa place et à jouer son rôle au sein des sciences humaines.

Sciences humaines alors en pleine rénovation, et que les Facultés des Lettres avaient annexées à leur titre ancien. Jusqu'alors les diverses disciplines s'étaient développées dans les cadres qui leur étaient propres: des cloisons hermétiques séparaient l'histoire des langues vivantes, des littératures, des philosophies, les unes et les autres étant cantonnées suivant les "sections" dans les "instituts" qui leur étaient réservés. Marc Bloch et Lucien Febvre avaient, de Strasbourg, lancé avec les Annales un vigoureux effort pour briser les anciennes cloisons. Il restait dans la pratique encore beaucoup à faire à une époque "marquée depuis la fin de la seconde guerre mondiale par le foudroyant progrès de l'anthropologie, de la sociologie, de la psychologie, de la linguistique" (Georges Duby), et ajoutons: des statistiques et des sciences du nombre telles la démographie et l'urbanisme. De là, à l'intérieur des disciplines, un combat incessant pour modifier les points de vue et les thèmes d'enseignement et de recherche; de là surtout, à l'intérieur de la faculté, une lutte opiniâtre pour donner à ces sciences "jeunes" - telles la sociologie ou l'anthropologie - un statut administratif qui, leur octroyant pouvoir et finances, accroîtrait leur influence et permettrait leur développement. Telle était la situation de l'ethnologie, qui allait devoir lutter aux côtés de la sociologie, alors plus combattive, pour briser les anciennes liaisons avec la philosophie ou la littérature notamment, pour acquérir souplesse et efficacité, en profitant de l'intérêt pour les sciences humaines d'un large public d'auditeurs et d'étudiants, peu enclin à se plier à la rigidité des structures rigoureuses et condamnées d'autrefois. Peu préparé à la lutte ouverte volontiers agressive que d'aucuns pratiquaient, Dominique Zahan ouvrit, avec une tranquille assurance, sa voie dans un secteur miné, mais largement ouvert, celui de la culture, des cultures dans leur diversité, mais aussi dans leurs interrogations fondamentales, qu'elles soient européennes, régionales ou africaines.

Besogne facilitée par le caractère le plus spécifique peut-être de notre faculté: l'existence de centres de recherche et d'instituts de nouvelle création qui, brisant les cadres anciens, forgeaient un puissant esprit d'équipe, mettaient en vedette des thèmes "transver-

saux", faisaient intervenir au premier chef l'anthropologie comparée dans la "recherche des archétypes fondamentaux qui commandent à l'inconscient collectif" (Jung). Au premier plan, le Centre de recherche d'Histoire des religions, dans lequel le professeur d'ethnologie trouva un cadre à sa mesure, aussi bien dans l'élaboration de l'armature des signes et des symboles qui commandent les mécanismes mentaux, que dans la mise en place du système complexe de valeurs et de mythes qui agissent sur le comportement des groupes. Admirablement préparé par ses travaux sur la "dialectique du verbe chez les Bambaras" (titre d'un ouvrage paru chez Mouton en 1963), il prolongea son enseignement magistral à l'Institut d'Ethnologie par la mise sur pied d'un colloque qui donna lieu à une publication aux Presses Universitaires de France sur Réincarnation et vie mystique en Afrique noire en 1965, et donna à l'ethnologie à l'Université de Strasbourg ses lettres de noblesse.

D'autres tribunes lui furent offertes au Centre de Géographie appliquée dirigé par le professeur Tricart, à l'Institut des Hautes Etudes Européennes du professeur l'Huillier, où, devant un auditoire international du niveau postgraduate, il participa à la table ronde sur les rapports entre l'Europe et l'Afrique noire dès 1962, dirigea des mémoires d'étudiants ("Ethnologie et évolution au Dahomey"), donna six conférences sur des thèmes comme "Civilisation et culture nègre" et "l'Office du Niger". Autre tribune en rapport avec ses soucis pédagogiques, celle de la Régionale des professeurs d'histoire et de géographie. C'était l'époque où, dans les programmes, sur les initiatives de Fernand Braudel, était introduite l'histoire des civilisations, terme alors moins familier qu'aujourd'hui: l'ethnologie africaine entra dans le cadre normal du cursus universitaire. Nos collègues du secondaire, alarmés par de telles innovations qui bousculaient la galerie des rois et des ancêtres, trouvèrent dans les Cahiers de la Régionale, animés par H. Fugier, D. Zahan, R. Raynal, etc, une alimentation méthodologique et conceptuelle à leur convenance. Pendant ce temps, R. Schilling ouvrait, avec l'Association Guillaume Budé, la porte des études érudites aux réalités africaines.

C'est ainsi que, par le dialogue et le rayonnement personnel d'un homme et de son équipe - P. Erny, Dr G. Schaff -, non seulement l'Afrique pénétra à Strasbourg qui n'avait connu jusque-là que les traits de feu du Dr Schweitzer, mais également que fut élaborée une pensée explicative, sensible aussi bien aux phénomènes structurels dans leurs strates et leurs pondérations qu'aux mouvements mêmes et au rythme des évolutions. Sans doute le primat était-il accordé aux "modèles culturels", à l'histoire des pensées et des croyances, mais saisies dans la mesure, à tels moments, où elles s'imposaient à telles ou telles sociétés, qu'elles soient médiévales ou modernes, urbaines ou rurales, laïques ou religieuses. L'ethnologie de Dominique Zahan ? Une nouvelle vision de l'univers qui, derrière l'apparence, discerne

les réalités fondamentales, saisit les pulsions initiales par delà les blocages, les exclusions, les refus, trouve dans l'objet, la parole, le geste les éléments essentiels de l'héritage culturel. Héritage inscrit dans les lieux où nous vivons et où il est permis à chacun de participer à l'effort collectif de création, de transmission, de réception.

Une dernière image: celle de Dominique Zahan, fauchant dans la petite propriété, à Plaine, dans les Vosges, où nous l'avions entraîné, le pré qui se refusait à la tondeuse. D'un mouvement large et régulier, s'essuyant de temps en temps le front où perlait la sueur, il renouvelait le geste antique où l'art se mêle à la nature. Le soir, allongé sur la botte de foin, il regardait, en devisant, les étoiles s'allumer l'une après l'autre sous la voûte céleste.

Peut-être les regarde-t-il encore...

Anne STAMM

DOMINIQUE ZAHAN,

CROQUIS D'UN PENSEUR - HOMME D'ACTION

Avant d'avoir vu Dominique Zahan, je le connaissais: A Bamako, au Mali, en 1952, on parlait de ce jeune homme intrépide qui courait la campagne en quête des confidences des vieux sages, mais aussi avide d'assister à toutes les cérémonies dont certaines étaient assez secrètes pour qu'on dise de l'ethnologue: "il est fou". Il est vrai qu'il fonçait, insoucieux des dangers que pouvaient lui faire courir ses entreprises.

Quelques années plus tard, à Mulhouse, j'ai rencontré, à l'Association Guillaume Budé, un conférencier séduisant. Son accent rocailleux donnait à ses propos un charme supplémentaire. Il avait appris de ses amis africains - du moins il avait la coquetterie de le prétendre - l'art de dire les choses importantes sous une forme imagée où chacun peut trouver qui un aliment, qui une friandise pour sa réflexion.

A Strasbourg, où il enseignait dans des années délicates - les premiers situationnistes s'y inscrivait en sociologie - il manifestait la même compétence dénuée de toute pédanterie et la même courtoisie attentive à ses étudiants. Toujours actif, il organisait le petit musée d'art africain de l'Institut d'ethnologie, une importante exposition consacrée à ce même art dans les salons de la Société Générale Alsacienne de Banque, et fondait une association destinée à procurer des contrats de travail aux étudiants et à valoriser l'ethnologie, science sociale qui, pensait-il, aurait dû être consultée chaque fois qu'il y avait mouvement de population.

A Paris, à la Sorbonne, il continua avec le même talent et la même facilité apparente à analyser les mythes africains, à en démonter les ressorts et à dévoiler les liens subtils et pas toujours évidents avec les institutions et les usagers du groupe, mais dont le champ d'application paraissait tout autre.

Son aura grandissait, et je me souviens d'une de nos étudiantes africaines disant de lui: "C'est un vieux sage", et le terme était largement admiratif; je suis sûre qu'il a été ému quand je le lui ai rapporté.

Je crois qu'il était le seul professeur à la Sorbonne auquel ses étudiants ont fait fête lorsqu'il a pris sa retraite. Dans une salle de cours, ce fut une vraie réunion de famille avec des jus de fruits, des gâteaux, un pick-up, des disques, de la danse. C'était touchant dans l'initiative, gai dans la réalisation, gentil et joyeux comme on sait l'être en Afrique.

Simplicité d'accueil, courtoisie extrême sont les qualités qui apparaissaient d'abord chez Dominique Zahan, mais elles cachaient une volonté peu commune.

J'oserai dire qu'il était homme de défi: tout comme, jeune homme, il s'était rendu à Dakar dans les soutes d'un bateau, afin de rejoindre en Afrique l'équipe de Griaule, tout comme il risquait la mort dans les falaises dogon et la brousse bambara, lorsqu'il fut atteint par la maladie, il voulut en faire son affaire. Diabétique, il n'hésitait pas à narguer le mal en "oubliant" les précautions les plus élémentaires; atteint déjà de l'affection qui devait l'emporter quelques années plus tard, il disait simplement à ceux qui s'inquiétaient de sa santé: "Oui, j'ai été hospitalisé quelques jours...; mais cela va maintenant." Il ne se ménageait pas, et lorsque madame Zahan tentait quelque action modératrice, il se rebellait. La mort lui avait lancé un défi: il voulait le relever. Elle a fini par le vaincre, mais il aura lutté vaillamment, comme un bon bretteur et un brave gentilhomme.

Erica HADDOUF-GUILANE

RENCONTRER UN MAITRE

Rappeler à moi le détail des souvenirs, écrire ces phrases, tout cela a induit une prise de conscience: c'est avec un recul de vingt-cinq ans que je puis, aujourd'hui, affirmer que ma rencontre avec Dominique Zahan fut un des événements-clé de mon existence.

Qu'il me soit permis d'évoquer ces souvenirs, ici, au présent.

Nous sommes au début de 1967, et me voilà amenée à prendre contact avec le professeur Zahan. La ville et les musées de Strasbourg, l'Institut d'Ethnologie, dont Dominique Zahan est directeur, et l'Association Européenne de Recherches Ethnologiques (AERE) - dont notre estimé professeur, le docteur Georges Schaff, fait également partie - forment le projet d'une grande exposition d'"art nègre", devant prendre place dans le tout récent Musée d'Art Moderne de l'Ancienne Douane. Ainsi fait-on appel à moi pour l'identification des pièces, venues de presque tout le continent africain, et pour la rédaction du catalogue.

Introduite dans le bureau de Dominique Zahan, je me trouve face à un homme de taille moyenne, vêtu de manière décontractée. Sans doute m'attendais-je à voir quelqu'un de guindé, et je suis surprise par sa simplicité, sa cordialité et son aptitude à mettre autrui à l'aise. Je suis frappée par autre chose encore: le professeur Zahan a des yeux très noirs, un regard très droit qui fouille, ressent, perçoit la personne qui lui fait face, de manière incisive et fine, perçante, mais sans aucune agressivité. Aujourd'hui, l'expression "un regard perçant" prend pour moi une signification concrète et tout son sens.

Je m'attends à être interrogée sur mon bagage, mes connaissances et mes travaux dans le domaine des arts "primitifs", et à recevoir des directives sur le travail à accomplir. Mais non: prenant tout son temps malgré ses multiples occupations, le professeur s'enquiert de moi, de mes goûts, de mes origines. Apprenant que je suis d'ascendance hongroise, il me dit que c'est une chose que nous avons en commun: bien que né en Roumanie, sa famille était très liée à la Hongrie. Et il m'évoque des images de son pays natal.

Je ressens ce début d'entretien comme une véritable prise de contact entre êtres humains: c'est son grand sens de l'homme et toute sa sensibilité-réceptivité à autrui qui apparaissent ici. Dominique Zahan me guide ensuite dans la salle d'exposition de l'Institut, où se trouve

la collection d'objets africains. Je passe là une heure hors du temps, à écouter le professeur parler de ces objets, de ces masques et de ces statuettes, principalement dogon. Il me révèle l'arrière-plan mythique et religieux de certains objets rituels, et, ce faisant, me donne un enseignement rare. Il me transmet ainsi une autre ouverture, un autre regard sur l'art, qui m'étaient plus ou moins étrangers jusque-là: l'art en tant que signe, symbole, voire porte à ouvrir sur l'Invisible...

Pendant toute cette année 1967 - les dates de l'exposition sont fixées au 1er décembre à Strasbourg et au 15 février à Mulhouse - je côtoie souvent le professeur Zahan.

Quelques images de lui: en manches de chemise, debout sur une table, améliorant la fixation d'un masque-antilope tyiwara; chez lui (une partie des objets présentés à l'exposition viennent de sa propre collection), entouré de papiers, des livres un peu partout et des objets africains dans un décor de style, me précisant la symbolique rituelle de certains objets bambara; une soirée rassemblant plusieurs membres de l'AERE, où Dominique Zahan parle de sa vie en Afrique: récit plein de vie et de couleurs, où l'auditoire peut presque toucher du doigt une réalité africaine; des réunions de travail où le professeur Zahan est toujours à l'écoute, prodiguant ses encouragements, conseillant plutôt que critiquant, réunions lors desquelles le sérieux alterne avec le rire. Car Dominique Zahan est un être d'humour. Il me dit un jour que c'est en côtoyant les Africains qu'il a réellement compris la valeur du rire...

Dominique Zahan est un homme qui ouvre des perspectives. Jamais dogmatique, jamais péremptoire, il montre le chemin et donne du courage pour y progresser. Cordialité, humour, humanité et gentillesse, intuition très affinée alliée à l'intelligence la plus aiguisée, simplicité et proximité-disponibilité envers ses collaborateurs et ses étudiants... C'est tout cela qui a induit, dans ma vie ainsi que dans d'autres, je le sais, une ouverture, un intérêt pour l'homme - au service de l'homme et non de quelque froide abstraction -, et aussi le respect pour ce trésor de savoir, de savoir-faire, de traditions et de pensée que l'on trouve dans toute culture traditionnelle.

Aujourd'hui, en 1992, je sais que Dominique Zahan est l'homme qui m'a appris à ne rien juger étranger à moi, de quelque culture que cela m'advienne. Car Dominique Zahan était intimement convaincu, selon ses propres paroles, de la "singulière unité de l'esprit humain, par delà des différenciations d'ordre culturel et anthropologique". Il est l'homme qui a donné, en 1967 et 1968, à cette jeune femme qui seulement aimait l'art pour l'art et le beau pour l'émotion esthétique, une approche du sens de l'art et de la profondeur du beau. Et par là même, il m'a ouvert les yeux, en me disant quelque chose comme -

et je conclurai cette évocation trop brève en livrant ces mots - :
"L'art des peuples traditionnels ouvre à la totalité des dimensions du monde et de l'homme. Ne vous limitez pas, explorez plus loin. Au bout de cette exploration, qui sait ce que vous trouverez ? Le mouvement et le rythme de la vie ? Le sens ? L'homme ? L'âme ? Le vrai ? Le Divin ?....Je ne sais, mais cherchez..."

Jeannine RIESS

LA COLLECTION LEBAUDY-GRIAULE

L'histoire de la collection d'objets ethnographiques que détient l'Institut d'Ethnologie de Strasbourg est celle de liens amicaux fondés sur une curiosité commune, propre à une élite intellectuelle du début du siècle. Si la salle dans laquelle sont exposés les objets porte les noms de Lebaudy et de Griaule, c'est essentiellement à ces deux personnes que nous ferons référence dans ce qui suit. Grâce aux renseignements recueillis auprès de Mme Alfred Gazelle, fille de Jean Lebaudy et nièce de Solange de Ganay, de Mr Lorblanchet, ancien conservateur du Musée de Cabrerets, où la collection a été exposée durant une vingtaine d'années, et de Mme Germaine Dieterlen, l'itinéraire des objets a pu être retrouvé. Diverses personnes de Cabrerets ont confirmé les informations ainsi collectées.

Né en 1894, Jean Lebaudy fut pris, à partir de 1927, d'une passion pour l'Afrique. Il s'y rendait souvent avec sa femme Henriette et sa jeune belle-soeur Solange de Ganay pour y chasser. Ils firent ainsi une des premières traversées du Sahara, en passant par Colomb-Béchar, en 1927. Il y retourna en 1930-1931, uniquement pour chasser, en emmenant à nouveau Solange de Ganay.

Un peu plus tard, dans les années 1934-1935, prise de passion elle aussi pour l'Afrique, cette dernière fit la connaissance des gens du Musée de l'Homme qui venait d'ouvrir. Elle y rencontra Marcel Griaule qui y était très actif; une amitié naquit qui se prolongea par un travail commun au Musée, puis dans le cadre de recherches en Afrique Occidentale.

A la même époque, la découverte de la grotte de Pech Merle occupa intensément Jean Lebaudy. Ami du chanoine Lemozi, préhistorien distingué, il réunit les découvertes préhistoriques aux côtés des objets africains rapportés de ses voyages dans sa propriété du Lot, le château de Cabrerets. Esprit curieux et original, ayant de l'intérêt pour beaucoup de choses, "il s'amusait avec Griaule", dont il avait fait la connaissance grâce à Solange de Ganay, "à faire des rapprochements entre les objets préhistoriques et les souvenirs de voyage..." Travaillant pour le Service Géographique des Armées, il était chargé de procéder à des relevés pour les tracés de routes dans les régions du Hoggar et de l'Aïr. Il fut un des premiers à avoir fait la traversée du Sahara de part en part avec un camion. Les

renseignements relatifs à ce parcours s'avérèrent précieux par la suite, surtout pendant la guerre qui s'annonçait.

Il avait pour ami un prélat, Sylvain Grébaut, professeur de langue et de littérature éthiopiennes à l'Institut Catholique de Paris, qui passait régulièrement tous les étés dans sa propriété à Cabrerets. C'est lui qui, en 1939, écrivit le premier article dans la collection financée par Lebaudy sous le nom de Miscellanea Africana Lebaudy. La publication de textes magiques éthiopiens traduits par Sylvain Grébaut fut annotée par Marcel Griaule. On sait tout l'intérêt que ce dernier portait à la Corne de l'Afrique et l'importance des écrits qu'il consacra à l'Ethiopie, dont Flambeurs d'hommes et son étude sur les jeux.

Jean Lebaudy estimait beaucoup Griaule, car c'était "quelqu'un d'extraordinaire", "un pur", disait-il. Aussi accepta-t-il de financer l'expédition Niger-Lac Iro en 1938-1939, dont faisaient partie Solange de Ganay, Germaine Dieterlen, Michel Leiris, etc, expédition qui devait les ramener chez les Dogon que Griaule connaissait depuis 1931.

Ici les évocations de Germaine Dieterlen prolongent celles de Mme Gazelle et trouvent leur place dans la chronologie des événements et l'histoire de la collection. Celle-ci commence réellement en 1939 dans les falaises de Bandiagara. Les souvenirs sont précis: "Griaule, Solange de Ganay et les autres étaient partis aux environs du Lac Tchad. Griaule m'avait demandé de remonter à Bandiagara et de récolter des objets, surtout des masques. C'est ce que j'ai fait. J'ai parcouru la région à cheval. Tous les objets ont été payés. Ce n'était pas un travail de femme, surtout pas par rapport aux masques ! Mais j'ai exécuté la tâche qui m'avait été confiée. Ordre m'avait été donné de les expédier à Cabrerets, dont on m'avait indiqué l'adresse. C'était pour la propriété des Lebaudy dans le Lot." C'est donc Germaine Dieterlen qui a choisi chacune des pièces de la collection, sauf deux statuettes, le masque Tabi et ceux des Kouroumba. C'est elle qui les a emballés soigneusement pour éviter des dégâts dans l'acheminement, et c'est encore elle qui les a confiés à la poste de Bandiagara pour expédition. "Après, le devenir de la collection n'était plus mon affaire", a-t-elle ajouté.

La questionnant sur d'éventuelles fiches qu'elle était persuadée avoir faites et envoyées avec les objets, sa réaction fut vive d'apprendre que l'Institut d'Ethnologie n'en possédait pas. Aussi contacta-t-elle Solange de Ganay pour se rassurer. Celle-ci confirma qu'aucune fiche n'était parvenue à la propriété où les objets avaient été entreposés. D'ailleurs, l'ancien conservateur du Musée de Cabrerets, qui pendant un certain temps s'était vu confier cette collection, se rappelle fort bien n'avoir jamais vu de documents relatifs à ces objets, devenus pièces du Musée.

Jusque dans les années cinquante, le Château de Cabrerets était ouvert au public, et tout le rez-de-chaussée renfermait un vaste éventail d'objets de toutes origines. Mais la vente du château était programmée et les collections devaient trouver de nouveaux abris. Jean Lebaudy avait prévu de faire don de l'ensemble des pièces préhistoriques à la municipalité de Cabrerets, à condition que celle-ci s'engageât à construire un musée d'art préhistorique. Celui-ci existe depuis 1981 et contient les résultats des fouilles du Quercy.

La panoplie des armes africaines fut offerte au Musée des Arts Africains et Océaniens à Paris. Comme le Musée de l'Homme regorgeait de choses, Dominique Zahan se proposa pour recevoir les objets dogon à Strasbourg, où une salle fut aménagée spécialement à cet effet dans la nouvelle Faculté des Lettres à l'Esplanade, grâce à l'intérêt qu'y portait le doyen Georges Livet. Là encore, l'importance des liens amicaux joua un grand rôle. La vitrine fut inaugurée en présence du recteur Maurice Bayen, et la salle fut baptisée "Lebaudy-Griaule", du nom de l'expédition lors de laquelle la collection fut constituée et des personnes qui jouèrent un rôle majeur dans son histoire. D'abord salle de cours, à présent bibliothèque, le lieu ne répond plus du tout à sa vocation première. Des projets pour installer la collection ailleurs et la mettre mieux en valeur n'ont pas manqué. Un transfert devient urgent, ne fût-ce que pour des raisons de sécurité. Les objets servent régulièrement de supports pédagogiques dans le cadre de l'enseignement d'ethnologie dispensé à Strasbourg. Dans l'état présent des choses, on ne peut plus parler d'une vitrine d'exposition, mais simplement d'une réserve. En 1991 vint s'y ajouter une petite collection offerte à l'Institut par Mr Pierre Malzy, contenant surtout des objets utilitaires de provenances diverses (principalement du Nord-Caméroun).

En 1966, deux des masques kouroumba furent envoyés à Dakar pour le premier Festival des Arts Nègres. L'ensemble des pièces fut présenté à Strasbourg lors de l'Exposition d'Art Nègre organisée par l'Association Européenne de Recherches Ethnologiques à l'Ancienne Douane du 1er décembre 1967 au 4 février 1968, et à Mulhouse, au Musée de l'Impression sur Etoffes, du 15 février au 15 avril 1968.

La collection se compose de divers masques et d'objets utilitaires et rituels: des masques kouroumba, des masques dogon: dyodyomini, dyommo, dege, walu, sim, kanaga, imina na; des cagoules; deux costumes de fibres; une porte de grenier, des serrures, des poulies de métier à tisser, une coupe rituelle et un bonnet de jumeau. Le lecteur intéressé peut trouver le détail des pièces avec une très rapide présentation dans le catalogue rédigé à l'occasion de l'exposition de 1967-1968 par Mme Erica Haddouf.

Pierre ERNY

SOUVENIRS DE L'INSTITUT D'ETHNOLOGIE

DANS LES ANNEES SOIXANTE

Dominique Zahan a enseigné à Strasbourg de 1960 à 1969. J'ai eu la chance de faire partie de sa première fournée d'étudiants, et en 1965 je suis devenu, en tant qu'assistant, son principal collaborateur au sein de l'Institut qu'il avait fondé. Ce sont donc quelques souvenirs personnels que j'évoquerai ici, portant sur une période où je l'ai bien connu.

En 1960, je revenais d'un séjour de deux ans dans une école de campagne en pays mossi, dans l'actuel Burkina Faso, pour achever des études en sciences religieuses et entamer des études de psychologie et de sciences de l'éducation. Le professeur Didier Anzieu avait programmé cette année-là un cours passionnant sur l'anthropologie culturelle américaine, dont on sait les liens étroits avec la psychologie et la psychanalyse. Lors de sa première séance, il nous signala qu'un enseignement parallèle d'ethnologie était dispensé par un africaniste nouvellement arrivé, Dominique Zahan, juste à l'étage d'en-dessous. Avis aux amateurs. Dégringolant l'escalier, je me suis donc retrouvé dans la minuscule salle affectée aux sciences sociales, ne soupçonnant en rien que cela allait orienter toute ma carrière future.

Le nouvel arrivé (taille moyenne, la quarantaine, cheveux déjà grisonnants, affectionnant pour ses vêtements les tons beige, brun ou gris) se présenta comme un disciple de Marcel Griaule, avec qui il avait travaillé en pays dogon; puis, une fois affecté à l'Office du Niger en tant que spécialiste des problèmes humains, il étendit ses recherches aux Bambaras et aux Mossis de l'empire de Ouahigouya, un terrain qui ne m'était pas totalement inconnu. Mais il nous prévint qu'il éviterait à tout prix de parler de ses recherches personnelles, son but étant de faire un cours général. Dans la salle se trouvait, pour le soutenir de sa présence, un chercheur que j'avais connu d'assez près en Haute-Volta au moment où il travaillait sur les noms personnels mossis, et de qui j'avais reçu les premières leçons de terrain: Maurice Houis. Je me sentais donc en milieu familier. Mr Zahan savait à la fois se montrer d'une totale simplicité et garder ses distances. Le jour où nous nous sommes rendus collectivement au Musée d'Ethnographie de Neuchâtel en Suisse auprès du professeur Gabus, il logea avec nous sur les lits superposés d'une auberge de

jeunesse. Dans le train, il nous raconta comment il avait voyagé dans les soutes d'un bateau pour aller rejoindre Griaule au Soudan, ou comment il avait appris à rôtir les casseroles chez les tziganes Kalderash de Roumanie.

En ces débuts, le "certificat" d'ethnologie entraînait comme option, soit dans la licence de sociologie, soit dans une licence libre; mais plusieurs étudiants l'ont passé sans le faire intervenir directement dans leur cursus. Il comportait en tout et pour tout deux heures de cours (les grands courants de pensée en ethnologie, et une introduction historique à l'ethnologie africaine), plus une heure de travaux dirigés, avec exposés d'étudiants. Moi-même ai présenté une série de diapositives sur la maison en pays mossi, gourmantché, bobo et bisa: cela m'est resté, car c'est ce jour-là que Mr Zahan m'a dit, au moment où je rangeais mon appareil, que j'avais des dispositions pour m'adonner à l'ethnologie et qu'il se demandait si je ne ferais pas bien de m'orienter de ce côté-là. Les deux années qui ont suivi, j'étais très occupé par mes études de psychologie et de sciences religieuses, et n'ai plus fréquenté l'Institut d'Ethnologie qu'occasionnellement. Mais une fois ma licence de psychologie obtenue, c'est avec Mr Zahan que je me suis inscrit pour un doctorat de troisième cycle. Il n'existait à l'époque ni maîtrises, ni DEA. Il est bien évident que la formation ethnologique ainsi dispensée à Strasbourg demeurait sommaire. Il s'agissait d'une initiation venant en complément à d'autres études. Je pense n'en avoir vraiment tiré profit que parce que j'avais une expérience africaine préalable et de nombreuses lectures. En fait, tout reposait sur le travail personnel.

En 1963, je me suis retrouvé au Congo durant une période troublée qui ne facilitait pas les recherches. Avec l'appui de mes professeurs Anzieu et Zahan, j'avais obtenu un poste CNRS, en section de psychologie, mais sous la direction d'un sociologue-ethnologue, largement ouvert sur l'anthropologie psychologique et psychanalytique: Roger Bastide, qui en tant que chercheur ou tout simplement en tant qu'homme restera pour moi lui aussi un modèle majeur. Je travaillais essentiellement sur la psychologie des écoliers brazzavillois. Or voici qu'en 1964 je reçois une lettre de Mr Zahan m'annonçant la création d'un poste d'assistant à son institut et me demandant si j'acceptais d'être candidat. La seule condition en était qu'en 1965 je devais avoir soutenu ma thèse. De gros problèmes de santé m'obligeaient de toute façon à rentrer en Europe. Comme je me suis toujours davantage senti enseignant que chercheur, l'idée d'entrer à l'Université m'a séduit, et j'ai acquiescé à sa demande. Ce n'est pas moi qui ai cherché l'ethnologie; c'est l'ethnologie qui en sa personne est venue me chercher. Le pari de la thèse a été tenu: je l'ai soutenue en psychologie sur la personnalité de l'enfant congolais en novembre 1965, en même temps que Pierre Vogler présentait son travail sur la notion de divinité chez les Mossis de Haute-Volta qui,

par sa thématique et sa méthodologie, était évidemment beaucoup plus proche des préoccupations de notre maître commun.

Tendances

Au moins durant sa première année d'enseignement, D. Zahan s'est référé constamment à Marcel Griaule et à son école. C'est par la suite qu'une évolution s'est fait sentir et que progressivement une pensée plus personnelle est apparue: manifestement, le rôle attribué au mythe n'était plus le même que chez le maître; les mises en garde à l'égard de son enthousiasmant compatriote Mircea Eliade et de la phénoménologie en général se multipliaient, sans qu'on sût toujours pourquoi; sans forcément le dire explicitement, la référence au structuralisme devenait de plus en plus insistante, non en tant que théorie, mais en tant que méthode d'analyse. L'exploitation pédagogique de ses terrains personnels allait aussi en s'amplifiant. Mais de 1961 à 1965, mes relations avec l'Institut d'Ethnologie étaient trop sporadiques pour que je puisse en parler. C'est plutôt grâce aux photocopies de l'époque ou à la publication de La viande et la graine que j'ai assisté à cette évolution: s'y manifestait un Zahan qui m'était inconnu.

Au travers de multiples allusions, on remarquait qu'il était très compétent dans les questions théologiques, et il savait que ce domaine m'intéressait de près. Je me souviens par exemple d'une référence très précise et très technique au Père Garrigou-Lagrange au moment où il m'a fait passer l'oral en compagnie de Georges Gusdorf. La manière même dont il a interprété l'expérience initiatique du Koré en termes de théomorphose et d'union à Dieu, fait penser à une familiarité probable avec la théologie mystique dont l'illustre dominicain était à l'époque un des représentants majeurs. Plus tard, il organisera un colloque qui a fait date dans le cadre du Centre d'Histoire des Religions, précisément sur la vie mystique, y apportant une contribution essentielle et de type structural sur les représentations que les Bambaras avaient de la personne humaine.

L'Institut d'Ethnologie a connu ses débuts au 1, rue Goethe, un immeuble de style germanique qui n'existe plus, dans une ancienne cuisine ou une ancienne réserve sur laquelle débouchait un escalier de service: c'était à la fois le bureau et la bibliothèque. Le doyen Marcel Simon avait cédé au nouvel arrivant une partie de la bibliothèque de l'Institut d'Histoire des Religions, et ce vieux fonds nous est aujourd'hui encore des plus précieux. Au rez-de-chaussée se trouvait le Centre de Documentation Pédagogique, au premier étage la philosophie et les sciences sociales, au second étage la psychologie, et dans les combles Mlle Paulette Cahn avait installé son laboratoire de psycho-filmologie; les recherches romaines de Mr

Frézouls devaient aussi être nichées dans quelque coin retiré. Certes, les relations entre disciplines n'étaient jamais très développées, mais du fait d'un voisinage, qui tenait parfois de la promiscuité, elles avaient au moins le mérite d'exister. D. Zahan, très axé sur l'interdisciplinarité, les recherchait systématiquement, mais aussi sélectivement. C'est en 1966 que tout ce petit monde est allé à l'Esplanade prendre possession des nouveaux locaux de l'Université-HLM, selon une expression de G. Gusdorf, qui disait alors qu'on allait un jour regretter la rue Goethe. Il n'avait pas entièrement tort.

Comme tout "patron", D. Zahan a entretenu des rêves d'extension de son institut: à ses yeux, la salle Lebaudy-Griaule (l'actuelle bibliothèque des sciences sociales), était destinée à devenir un "laboratoire", et il entrevoyait un système de cloisons mobiles pour donner un espace à chaque chercheur; avec le Dr Georges Schaff et un industriel de la place qui fréquentait assidûment les instituts de sciences humaines, Philippe Danon, il avait créé une ambitieuse Association "Européenne" de Recherche Ethnologique, embauchant des chercheurs (comme Yvonne Verdier), et passant des contrats; il était question aussi d'un Centre Européen pour la Coopération et le Développement; à un moment donné, il avait des projets fort imprécis du côté de l'IUT de techniques de commercialisation de Colmar, sur lequel lorgnaient les géographes de la maison, toujours avides à diriger quoi que ce fût; au sein du Groupe de Recherche pour l'Etude des Nomades il collabora avec Jean Servier de Montpellier dans ses travaux sur les tziganes; il a toujours gardé un enseignement à l'Ecole Nationale des Langues Orientales Vivantes, et intervenait aussi à l'Université de Nancy; etc. Je n'ai guère été mêlé aux diverses entreprises dans le cadre associatif; quand par la suite il m'invita à y participer, certaines battaient manifestement de l'aile, et je pense avoir bien fait de me tenir à l'écart: ni lui, ni moi, ni aucun de ceux qui nous entouraient n'étaient des gestionnaires pouvant assumer correctement de telles tâches d'administration et ayant un réel intérêt pour elles. Par contre, je l'ai remplacé volontiers, à sa demande, au Centre de Formation pour le Développement de la rue Saint-Léon.

Mais il me semble que D. Zahan avait aussi un côté "small is beautiful". Il n'a jamais rien fait pour attirer des étudiants: ceux-ci sont venus d'eux-mêmes. Quand en 1965 j'ai été embauché comme assistant, il m'a demandé d'assurer deux heures de cours en plus des siens, et d'organiser l'heure de travaux dirigés conjointement avec lui; le plus souvent il me laissait faire tout seul. Mais comme mon service demandait cinq heures, il s'était entendu avec Mr Canivez en philosophie pour que j'assure des travaux dirigés de "propédeutique" dans cette autre discipline: à ses yeux, le certificat d'ethnologie devait rester un "petit" certificat. Ce n'est qu'avec la création, en 1966, du certificat d'ethnolinguistique, que j'ai pu faire tout mon

service en ethnologie. Il y avait là, de sa part, une attitude assez générale, qu'on retrouvait en de multiples circonstances. Ce n'est peut-être pas lui qui aurait demandé un cursus complet de licence et de maîtrise comme le fera par la suite Viviana Pâques, désireuse de créer à Strasbourg une école complète et homogène au plan théorique et méthodologique pour la formation d'ethnologues professionnels, en quoi elle a au moins partiellement réussi quand on considère le nombre de chercheurs en exercice éduqués à son école.

Comme cela est relativement courant dans la profession, D. Zahan devait se percevoir lui-même essentiellement comme chercheur. L'enseignement comme tel, par lequel il avait un rayonnement certain, ne me semble pas avoir été son souci premier, d'où sa tendance à ne pas se laisser absorber par les tâches pédagogiques au détriment d'une recherche dont tous ceux qui l'ont approché savent qu'elle fut incessante et d'une haute exigence. Lui qui avait été un homme de terrain pendant de longues années, ne semble pas avoir éprouvé le besoin d'ouvrir de nouveaux chantiers en Afrique ou ailleurs, si ce n'est au travers de ses étudiants. C'est par l'intermédiaire de la bibliographie qu'il s'est intensément intéressé au monde bantou d'Afrique méridionale. Il faut pourtant signaler, en 1973, une mission en Afrique du Sud et au Kalahari.

Discordances et convergences

Comme nous étions tous les deux de tempérament irénique, sachant faire des concessions quand il le fallait, nos relations ont toujours été des plus amicales, et il est arrivé qu'il me donne son soutien même en des circonstances où il ne se trouvait pas vraiment en accord avec moi. Je souhaite à tous les jeunes universitaires de pouvoir travailler avec un maître d'une telle largeur de vues. Il savait allier de manière relativement harmonieuse deux choses: d'une part une grande rigueur dans sa méthode à lui et une claire affirmation de soi au travers d'une oeuvre très personnelle; d'autre part une ouverture très large à autrui, une grande bienveillance et l'acceptation que les autres fassent autrement et soient autre chose que lui-même. Cela est trop rare pour qu'on ne le souligne pas. Je me souviens qu'il nous a dit à l'ouverture de son enseignement qu'il ne nous imposerait aucune tendance particulière et qu'il laisserait chacun travailler dans la direction correspondant à son choix personnel. Je me souviens aussi quand à l'issue d'un examen il m'a dit qu'il en était malade de devoir mettre à quelqu'un une mauvaise note, et que soumettre les autres à une appréciation critique était une tâche à laquelle il répugnait plus qu'à toute autre. Pourtant, quand il le fallait, il savait mettre les points sur les i, de manière courte et incisive. Il lui est arrivé aussi de polémiquer, même publiquement, et de rompre non sans brutalité avec d'anciens amis. Au plan caractérologique, il était un bel exemple

de "secondarité", réagissant avec lenteur, laissant s'accumuler les sentiments avant de les extérioriser.

L'enseignement qu'il me demandait d'assurer était essentiellement général, axé sur les grands courants, les concepts de base et la méthodologie. Mais il aurait sans doute aimé retrouver son ethnologie à lui dans mes travaux, et sur ce plan je l'ai certainement déçu. Je me souviens qu'au cours de la soutenance de ma thèse sur la personnalité de l'enfant congolais, il n'a pu s'empêcher de me dire que si je poursuivais dans cette voie il ne pourrait me considérer comme son disciple... Il est bien clair que ni nos centres d'intérêt ni nos orientations ne coïncidaient. Je venais de la psychologie et j'entendais faire de l'anthropologie psychologique, axée sur les histoires de vie, l'examen approfondi de parcours individuels dans un milieu culturel donné, l'expression des sentiments, des émotions, de l'affectivité, des opinions, des aspirations, des rêves, de tout le vécu personnel, y compris ceux des chercheurs. J'ai toujours vivement regretté, et je le lui ai dit, qu'à aucun moment il n'ait décrit à la première personne son expérience de terrain, en complément à sa thèse. Cela m'aurait semblé tout aussi intéressant que l'analyse du système, et aurait sans doute été tout aussi éclairant et tout aussi utile. J'ai de la peine à concevoir un travail de terrain où le chercheur n'analyse pas de quelque manière sa propre situation et ce qu'il ressent. J'ai de la peine aussi à concevoir un travail qu'on ne replace pas dans son contexte historique, mais qui se déroule dans une sorte d'intemporalité abstraite: à aucun moment, à ma connaissance, D. Zahan n'a analysé le devenir présent des sociétés d'initiation de la vallée du Niger, alors qu'on sait bien qu'il parlait en fait d'institutions en pleine déliquescence.

Je me suis toujours situé également dans la ligne d'une ethnologie appliquée, en particulier aux problèmes d'éducation et de santé, donc dans la ligne d'une ethnologie "impure", axée sur l'actualité, le changement social, cherchant le contact avec les autres sciences humaines, y compris avec les disciplines normatives et les domaines d'application, la pédagogie, la médecine, la théologie, l'économie, la politique. J'étais persuadé, et je le suis plus que jamais, que l'ethnologie a quelque chose à apporter à tous ceux qui travaillent sur l'homme et avec l'homme, et qu'il faut donc savoir en vulgariser les acquis et les apports. Si je devais définir ma propre oeuvre écrite, je le ferais sans hésitation et sans honte en disant que c'est une oeuvre de vulgarisation. C'est son ambition majeure, et si quelque réussite il y a, c'est là et là seulement qu'elle se situe. Il me semble que sur ce plan-là il y avait entre nous de multiples convergences. Les travaux que lui-même avait réalisés à l'Office du Niger allaient tout à fait en ce sens, et il n'hésitait pas à intervenir auprès d'enseignants ou d'autres professionnels. Et l'Association Européenne de Recherches Ethnologiques intervenait dans des plans d'urbanisme et des projets immobiliers.

On peut cependant dire qu'entre Dominique Zahan et son assistant il y avait, dès le départ, des conceptions du travail ethnologique allant parfois en sens opposé. Cela n'avait pas de signification pour moi de me vouloir ou de me dire son disciple s'il s'agit pour le disciple de faire comme son maître. Pourtant cela s'est bien passé. Nous aurions pu nous contredire et nous affronter; en fait, nous nous sommes complétés, et je m'en réjouis. Il a compris que j'avais une autre voie à suivre, et c'est sans doute en cela qu'il s'est révélé un vrai maître. C'est sans aucun problème, et avec la plus grande bienveillance, qu'il a accepté en 1978, déjà fragile de santé, d'être du jury de ma thèse d'Etat sur le système d'enseignement au Rwanda, alors qu'elle se situait purement en sciences de l'éducation, et non en ethnologie.

La collection Lebaudy-Griaule

Une fois installés à l'Esplanade, Mr Zahan m'emmena un jour dans les caves du Palais universitaire. Nous y attendaient deux immenses moulages en plâtre sur lesquels étaient reproduits des dessins sous roche en provenance du pays dogon, que Mme Zahan s'ingénia à rafraîchir à la couleur ocre, blanche et noire. S'y trouvaient aussi de grandes caisses pleines d'objets africains de grande valeur, en majorité bambaras ou dogons, mais aussi d'autres provenances. Malheureusement, ces objets n'étaient accompagnés d'aucune fiche signalétique ou muséographique, ce qui fait que certains étaient d'identification difficile. On les savait provenir d'une collection privée. Mais ce n'est que récemment, grâce au mémoire que Mlle Jeannine Riess a consacré à cette collection, que j'ai appris qui était Mr Lebaudy et quelles étaient ses relations avec Marcel Griaule. Trois merveilleux masques d'antilopes kouroumbas sont partis au premier festival des arts nègres de Dakar.

Cette collection réduite, mais de grande valeur artistique et pédagogique, a été valorisée de deux manières. D'abord, avec d'autres objets africains provenant de collections privées (en particulier de la collection David Henninger de Haguenau et Jacques Stamm de Mulhouse), elle a fait l'objet d'une exposition retentissante à l'Ancienne Douane; le catalogue en fut réalisé par Mlle Erika Haddouf, qui entamera bien plus tard des études d'ethnologie. Ensuite, une grande salle de cours au troisième étage, nommée salle Lebaudy-Griaule, et une immense vitrine lui furent consacrées, le lieu étant destiné, comme je l'ai déjà dit, à devenir un jour un laboratoire d'anthropologie. Bien malheureusement, la pénurie en locaux devint telle que la Faculté des Sciences sociales décida par la suite de couper cette salle en deux par une cloison, ce qui enlevait toute perspective à cette exposition. Enfin, en 1985, la bibliothèque y fut

installée, dans une surcharge et un désordre révoltants. Pour des raisons de sécurité, les pièces les plus belles ont été retirées, et cette vitrine ne sert plus que de réserve d'objets, en attendant un emplacement plus digne, peut-être dans le cadre du "Jardin des Sciences". La lamentable mésaventure de cette collection, qui faisait la fierté de D. Zahan, est une illustration particulièrement parlante de la dégradation des conditions de vie et de travail dont l'Université-HLM de l'Esplanade est l'objet depuis sa création, car tout y fut à l'avenant.

1968

Les "événements" de 1968 ont été précédés d'une longue période de gestation et de troubles, et on sait que Strasbourg fut aux premières loges. La mauvaise réputation des "sociologues" dans notre Université et la méfiance qu'ils inspirent remontent dans la mémoire collective à ces années folles. Sans vraiment comprendre ce qui se passait, et sans y être impliqué en quoi que ce fût, j'avoue les avoir vécues avec le plus grand intérêt et comme une libération. Je me dis souvent que dans l'état de langueur où nous traînons présentement, une secousse de ce genre serait la bienvenue. Subitement, les relations avec les étudiants prirent un tour nouveau; des choses devinrent possibles qui ne l'étaient pas auparavant; certaines barrières tombèrent; on fit connaissance les uns avec les autres; des gens qui avaient l'habitude de se côtoyer en silence se mirent à communiquer entre eux. Par contre, l'ambiance se dégrada sensiblement quand il fallut récupérer et institutionnaliser les "acquis" de cette mini-révolution. Comme j'aspirais à retourner en Afrique, j'ai engagé des pourparlers avec le Ministère de la Coopération qui aboutirent en 1970 et me conduisirent dans les Universités du Zaïre et du Rwanda. Je ne retrouverai l'ethnologie pour un tiers de mon service qu'en 1976, et pour un service complet en 1985, quand Pierre Vogler me proposa de le relayer à la direction.

Dominique Zahan était certainement très affecté par ce qui se produisait en 1968. Mais il s'est systématiquement tenu à l'écart de toutes les manifestations et de toutes les discussions publiques. Il m'exprima sa profonde tristesse le jour où je lui appris que le professeur Tricart, nouvel assesseur du doyen, était violemment pris à parti par les inscriptions dans les salles de cours. Il n'était certes pas de son bord, mais la mise en cause des personnes lui répugnait instinctivement. Sans jamais prendre position en ma présence, ses sympathies allaient manifestement vers la fraction conservatrice du corps professoral. Mais le conservatisme buté et systématique qui se manifestait alors chez certains lui était tout aussi étranger. L'amitié qui le liait au doyen Livet, ou au professeur Schilling, ou à son collègue-compatriote qui dirigeait l'Institut de roumain, était bien

connue. Par contre, il ne se sentait guère porté du côté du bouillant directeur des sciences sociales, Julien Freund, un des rares professeurs à avoir su tenir tête tout seul aux meutes d'étudiants jusqu'à attraper dix jours d'extinction de voix... Si au plan des idées et des options de fond les deux hommes étaient susceptibles de se rejoindre, leur tempérament les opposait radicalement. Autant J. Freund, qu'un parcours combatif avait mené d'un bord de l'éventail politique à l'autre, savait canaliser son agressivité en l'exprimant et se jetait dans la polémique avec un plaisir certain, autant D. Zahan la refoulait. Il était sans doute trop marqué par l'éthique de maîtrise de soi des Bambaras qu'il a si magnifiquement décrite pour pouvoir se livrer à un quelconque fracas de langage. Nous n'avons jamais entendu un mot plus fort que l'autre. Si passion il y avait, elle savait rester froide: en apparence !

L'ethnologie se trouvait liée au sein d'un même département à la sociologie. Pourtant tout les opposait. La dissension n'était pas loin, et elle éclatera par la suite à maintes reprises avec violence. Mais comme chez D. Zahan tout prenait un style contenu, voire retenu, il chercha à éviter l'affrontement par la fuite. Au moment où, grâce à la réforme brouillonne mise en route par Edgar Faure, la carte universitaire se recomposait de fond en comble selon les alliances et les exclusions les plus fantaisistes, son ami Robert Schilling, directeur de l'Institut de latin, lui proposa de quitter les sciences sociales pour rejoindre l'Unité d'Enseignement et de Recherche (nouvelle trouvaille pour désigner les facultés) de langues et civilisations anciennes, le latin, le grec et le sanscrit. D. Zahan était séduit par l'idée, et mit en avant la nécessité de constituer des entités pluridisciplinaires. J. Freund jura ses grands dieux qu'il s'y opposerait de toutes ses forces. Me voilà donc envoyé par mon directeur à une réunion où cela devait se décider et à laquelle il ne voulait pas lui-même assister, sans qu'il y ait eu la moindre concertation préalable entre nous. L'idée de rejoindre les langues mortes me paraissait si saugrenue que je n'ai pas pu me résoudre à la défendre. J'ai exposé à R. Schilling que si effectivement le directeur de l'Institut d'Ethnologie était en sa faveur, moi-même trouvais qu'elle était contraire aux intérêts de l'ethnologie. Les choses en restèrent là. Je m'attendais à une tempête, mais elle ne vint pas. Mr Zahan se contenta de me reprocher amicalement d'avoir ainsi étalé une divergence de vues entre nous, sans plus. Nous étions en 1969; lui-même savait qu'il serait nommé à la Sorbonne, et les affaires strasbourgeoises ne l'intéressaient plus guère. Il avait décroché. Pour le remplacer, on parla d'abord du malgachisant Faublée, puis de Viviana Pâques, qui a travaillé sur des terrains voisins des siens. Mais je ne pense pas qu'il soit intervenu activement dans sa succession.

Quand par la suite les ethnologues subissaient sans cesse les contre-coups des querelles internes aux sociologues qui amenèrent Julien

Freund lui-même à prendre une retraite prématurée, quand de graves dissensions opposèrent à plusieurs reprises les deux instituts dans un climat de rancœur, voire de haine qu'il est inopportun de rappeler davantage, je me suis souvent demandé si D. Zahan n'avait pas eu raison en voulant nous rattacher aux doux latinistes, et si je ne portais pas une lourde responsabilité d'avoir fait capoter le projet. Mais c'était toute ma conception personnelle de l'ethnologie qui était en jeu. Certes, on peut concevoir une ethnologie qui s'occupe de civilisations traditionnelles dont on sait bien qu'elles sont mourantes ou mortes, et un institut fonctionnant à une ou deux personnes, sans histoires, petitement, tranquillement, offrant une option à quelques happy few en mal d'exotisme, à la manière de la papyrologie ou du sanscrit. Ce n'était pas ma manière de voir les choses, et plus de vingt ans après, au terme d'années souvent éprouvantes où il n'y a pas eu que des réussites, ça ne l'est toujours pas. Je crois en une ethnologie actuelle, pouvant s'adapter à n'importe quel terrain, pouvant investir n'importe quel domaine humain, une ethnologie susceptible d'intéresser un grand nombre de personnes et pouvant leur être utile non seulement dans l'exercice de leurs professions respectives, quelles qu'elles soient, mais aussi dans leur vie personnelle. D. Zahan nous a parlé à plusieurs reprises de l'école de sociologie qui s'est développée en Roumanie avant guerre sous l'impulsion du professeur Gusti et de son idée d'une sociologia militans. Certes, j'ai horreur de ces termes de militant et plus encore de militance, tant de fois rabâchés en des contextes pas toujours ragoûtants. Mais je crois en une ethnologie de combat. Je la crois appelée à participer à une lutte pacifique pour plus de compréhension, de tolérance, de respect et d'acceptation des hommes tels qu'ils sont, dans leurs différences. Si je n'avais pas cette conviction, il y a longtemps que j'aurais changé de métier. J'ai d'ailleurs failli le faire en canditant du côté des sciences de l'éducation.

Conclusion

Voici donc ces quelques souvenirs que le départ de Dominique Zahan vers la Grande Aventure m'a incité à évoquer. J'ai toujours ressenti comme une réelle chance de l'avoir rencontré. Sans lui, il ne me serait à aucun moment venu à l'idée de consacrer ma vie à l'ethnologie. C'est donc lui qui m'a servi de révélateur. Je n'ai pas le goût des panégyriques ni des dithyrambes. Je dis les choses telles que je les sens, parfois brutalement, j'en suis conscient. Mais dans un tableau, les zones d'ombre mettent en relief les plages de lumière. Nous naviguons tous dans d'étroites limites, marqués par de multiples conditionnements. D. Zahan a éprouvé ces limites jusque dans sa chair. Il a su ce qu'était la maladie. Mais les talents qui lui ont été confiés, il les a fait fructifier cent pour un. Nous sommes nombreux

à lui devoir beaucoup, et pas seulement sur un plan purement intellectuel. Un homme discret, retenu, modeste, secret, tels sont les adjectifs qui viennent spontanément quand on parle de lui. Un homme allergique à tout tapage. Lui est parti, mais son oeuvre reste, ainsi que les traces qu'il a laissées dans les esprits et les coeurs.

Pierre Vogler

IL FAUT LIRE ZAHAN

Dominique Zahan est un ethnologue confidentiel, un auteur pour happy few. Discret, presque secret, peu fait pour l'arène - ce qui est fatal à Paris - , il n'a jamais été à la mode. Mais pour les étudiants des années soixante, l'homme est inséparable de l'Institut d'ethnologie d'alors. Dans le minuscule réduit qui l'abritait, tapissé de livres jusqu'au plafond, régnait une atmosphère spéciale. C'était à l'ancienne annexe de la rue Goethe et non au Palais. Philosophes, psychologues et sociologues n'étaient pas loin. Les voisins de palier s'appelaient Gusdorf, Moles, Lefèvre. Le petit territoire clanique, plein de rêves et de discussions, où l'on entrait sans frapper, était comme la tête d'un corps dont les membres s'étendaient dans toutes les savanes et les forêts, d'où l'impression paradoxale d'espace et de liberté qu'on y éprouvait. Bien évidemment, nous avons été séduits surtout par le caractère fin, vif, très amical et positif de Zahan, la bonhomie du professeur et l'allure décontractée des cours. Ceci, toutefois, recelait une manière de piège. Il y avait là un esprit tranchant, tout simplement sans concession, que des manières de velours dissimulaient trop bien. Certains ne s'en sont jamais aperçus: il fallait tendre l'oreille ! Peu d'ethnologues ont autant que lui allié la pratique du détour, parfois déconcertant ("astucieux" était l'un de ses qualificatifs favoris), à la culture la plus classique, l'esprit de finesse à la capacité d'analyse de ce qui, justement, n'est pas classique et dont nous découvrons les arcanes avec étonnement.

Restent nos souvenirs et l'oeuvre, livres et articles, qu'on ne peut qu'inviter à (re)lire avec l'attention la plus grande. La bibliographie de Zahan est assez courte, mais elle est "concentrée". Si l'on met à part les textes pédagogiques, de réflexion générale (parmi lesquels Religion, spiritualité et pensée africaines, Payot, 1970), les travaux de comparaison typologique consacrés aux mythes d'origine de la mort, par exemple, la recherche est orientée vers les sociétés ouest-africaines de l'intérieur, Dogon, Mossi, Bambara. Ces derniers ont fait l'objet d'une enquête ethnographique de très longue haleine (que les étudiants d'aujourd'hui comprennent: dépassant largement la dizaine d'années), dans la foulée de ce qui se pratiquait chez les Dogon voisins, mais dans un esprit très sensiblement différent.

Marcel Griaule, ou ses émules directs, travaillaient en équipe et se tenaient à l'extérieur de la société. Zahan vit seul chez les Bambara (et, petit détail piquant, refuse de transmettre ses fiches de terrain au maître). Il tente de les décrire de l'intérieur le plus intérieur,

celui des confréries initiatiques, la plupart secrètes et normalement interdites aux étrangers, et où pourtant il est admis comme postulant. Il en résulte une somme, consacrée aux deux dyow par lesquels débute et s'achève le cycle d'apprentissage philosophique (Sociétés d'initiation bambara: le N'domo, le Koré, Mouton: 1960). L'approche est originale à bien des points de vue lorsqu'on la compare à celle qui prévaut alors dans les cercles de l'africanisme français.

Jamais, tout d'abord, il ne se laissera fasciner par la matière des récits d'origine, bien qu'il ait consacré des travaux spécifiques aux mythes dogon ou d'Afrique orientale. Il y verra une forme envahissante, que l'Occidental cultivé érige en talisman ethnologique, à tel point que, chez quelques spécialistes, toute représentation sera qualifiée de "mythologique". Ce qui intéresse Zahan, ce ne sont pas ces récits qui n'ont, du point de vue bambara, qu'une valeur "pédagogique", presque marginale, mais ce qui est vivant au sens le plus ordinaire, les attitudes, les paroles, les rites et les classifications qui en sont les contre-parties intellectuelles. Comme il l'écrira plus tard (La viande et la graine. Mythologie dogon, Présence Africaine, 1969, pp. 165-167), le rite n'est pas d'abord le reflet d'une réalité située, comme on le dit d'habitude, in illo tempore, mais un "instrument opératoire de la pensée". Ce n'est pas lui qui explique réellement l'Histoire sacrée, mais c'est lui qu'il faut expliquer en le greffant sur les pratiques, les usages rituels. Loin de l'idée, chère à Lévi-Strauss, que les "sociétés à mythes" occupent, sur l'échelle de l'excellence rationnelle, une position plus éminente que celle des "sociétés à rites", nous nous trouvons dans un continuum où chaque action symbolique répond à une valeur du système classificatoire. tandis que le mythe raconte leur naissance et se détermine tout entier par le but à atteindre. C'est bien le présent des pratiques rituelles qui rend compte de l'histoire mythique, et non l'inverse. Mais tout usage est pourvu d'un coefficient mental, plus ou moins explicite. D'autres diraient qu'une "praxis" sans idéologie est impensable. Ce qui se dégage in fine, c'est bien "un système de relations par lequel l'homme se situe vis-à-vis de lui-même et vis-à-vis de l'autre".

La culture est ce filet de concepts qui se répondent de proche en proche, cet agencement homologique où "la pensée discursive se voit obligée de glisser par métonymie d'un sens à l'autre pour en saisir la signification globale". La compréhension des rapports d'ensemble suppose donc, chez l'ethnologue, une certaine hauteur de vue. Elle seule permet de se dégager de l'impression d'avoir affaire à une réalité amorphe ou chaotique, lorsqu'on en reste au "terrain pour le terrain". Les ressorts ultimes d'une culture ne sont jamais immédiatement déductibles du discours des informateurs, fussent-ils "privilegiés", plus savants que la moyenne, ou peut-être même à cause de cela. Il est remarquable que le plus "ethnologue" soit justement le plus "ethnologue", tant il est vrai que la différence est

illusoire et pernicieuse. Tandis que la quasi totalité de la documentation bambara provient de sa propre collecte, elle est fondamentalement tributaire des hypothèses qui la filtrent. L'essentiel ne se voit pas ! Alors que Griaule lui paraît encore "rivé dans sa culture" et que, de ce fait, il éprouve quelque difficulté à s'élever au-dessus de celle des Dogon, Zahan veut se dégager des pesanteurs de sa propre société tout en se plaçant "à distance" de l'univers bambara, "mais en s'imposant de n'utiliser que les matériaux qui lui sont propres".

La substance ethnographique n'est pas transparente, immédiatement en ordre. Il faut un critère, extérieur parce que général, qui permette la "saisie des connexions", la distinction de ce qui procède de la "conscience spontanée" (car l'ossature culturelle n'est pas nécessairement inconsciente ou mensongère) et de la "pensée réfléchie" de certains vieux sages, souvent plus proche d'un début de philosophie personnelle, suscitée par le questionnement même de l'enquête. Le maître mot de "structure" n'est pas loin. Nous étions à l'époque de la courte vogue du structuralisme, à laquelle mai 68 mettra un terme brutal: rien n'est jamais acquis. Comment saisir que l'analyse de la tradition doit être "moderne", en somme, et non "traditionnelle", de même que l'on n'explique pas la nature de la chaleur en en parlant "chaudemment" ? Tandis que la mode changeait, Zahan affûtait le mordant de sa méthode sans rien concéder à l'air du temps.

Son ultime ouvrage est un retour encore aux Bambara (Antilopes du soleil. Arts et rites d'Afrique noire, Schendl: 1980) qui témoigne parfaitement de son évolution. Il s'agit de la description minutieuse des artefacts et des rites d'une société d'initiation, le tyiwara, tournée vers le travail communautaire de la terre et ses corrélats, sexuels ou cosmiques. Outre un gain de précision documentaire (la notation de la langue tient compte des tons), on ne retient plus du matériau ethnographique que ce qui en constitue l'armature pertinente, l'ensemble des éléments qui "fonctionnent" d'une façon ou d'une autre, qui ont une raison d'être. L'analyse des beaux cimiers du tyiwara devrait servir d'exemple et faire justice, auprès des historiens de l'art, du "primitivisme" que cherchaient nos peintres d'avant-guerre.

Au-delà de la démonstration du caractère complexe de ces véritables conglomérats de significations, Zahan éclaire magistralement la variation des "styles" par leurs rapports aux zones géographiques et aux pratiques culturelles qui les singularisent. Si les confréries des villages de la région de Ségou se servent de cimiers à hippotrague ou oryx, c'est parce que l'animal, son port et son comportement, résumant de façon saisissante les formes et valeurs symboliques du petit mil, à développement vertical, ou "phanérophane". Dans le Bélédougou, les masques à fouisseur, oryctérope ou pangolin,

correspondent aux végétaux à croissance horizontale ou souterraine, arachide et voandzou "crypto-phanérophanes". Il y a bien comparaison, mais le moteur de la "transformation" n'est pas inhérent aux formes symboliques. Contrairement à Lévi-Strauss, qui fait miroiter des mythes qui "se pensent" entre eux, la relation aux conditions de l'univers extérieur fournit seule la clef de "l'imbroglio plastique". Celui-ci est bien intellectuel, mais non de pure intellectualité. Nous sommes loin de la muséographie, et les cimiers sont examinés en connexion avec l'accoutrement du danseur, sa kinésique. On en décrit les procédés de fabrication rituelle, de conservation, les effets symboliques qu'on en obtient dans telle circonstance, leur rapport à l'herpétologie associée au travail de la terre.

Un tel texte paraîtra sec à ceux qui ne prennent pas un plaisir essentiel à "comprendre". Les livres de Zahan sont...d'ethnologie et non d'humeur. Il y a chez lui un côté "je ne livrerai pas ma vie à tes huées"...Seule compte la connaissance des sociétés traditionnelles et non des états d'âme du collecteur. Il faut donc juger les travaux de Zahan à leur aune. S'ils sont précieux, c'est que ce ne sont pas d'abord des exercices universitaires, mais de l'ethnographie sincère, que la méthode structurale rend simplement plus efficace et plus adéquate. Maintenant que l'urbanisation et l'islamisation des Bambara semblent irréversibles, qu'il faut parler des sociétés d'initiation au passé, ces documents sont à jamais mémorables. Hélas, nous n'aurons pas le nama, le kono, ni sa propre version du komo, en complément de celle de Dieterlen et Cissé.

Une thématique générale cimente l'oeuvre et lui donne de l'unité, c'est celle du sens. Zahan s'intéressait particulièrement au langage, et les linguistes ont été, dès le départ, les partenaires privilégiés de l'institut, à commencer par un américaniste, Bernard Pottier. La matière langagière occupe une place essentielle dans la conception de la collecte, sous forme d'éléments lexicologiques, de métaphores, d'aphorismes, de proverbes. Un "classique" est consacré à l'ethno-théorie linguistique, digne pendant de celui de Calame-Griaule (La dialectique du verbe chez les Bambara, Mouton: 1963). Je dois à Dominique Zahan ma spécialisation africaniste, mais surtout je ne puis oublier qu'il est à la source de mon orientation ethnolinguistique. Point de plus grand honneur que de l'avoir eu pour maître. Le relire aujourd'hui, c'est retrouver à la fois les racines de mes convictions et la chaleur d'un amical et constant accord.

CURRICULUM VITAE

Dominique Zahan est né le 14 mars 1915 à Frata, en Roumanie. Il obtenait sa licence ès-Lettres en 1942.

En 1948, il partit en Afrique Occidentale avec le professeur Griaule et commença un travail de terrain sur diverses populations: Dogon, Bambara, Samogo, Bozo. D'octobre 1948 jusqu'en 1958 il a été attaché à l'Office du Niger à Ségou en qualité de sociologue pour l'étude des problèmes psychologiques et sociaux posés par les immigrants installés sur les terres irriguées du delta central nigérien. De nombreuses missions furent menées au Soudan (l'actuel Mali) et en Haute-Volta (l'actuel Burkina Faso). Les rapports d'enquête rédigés après chaque mission et destinés à l'Office n'ont pas tous été publiés. Une importante étude statistique de 400 pages sur l'emploi du temps des colons africains, réalisée en 1952, a servi aux responsables pour la détermination du taux de peuplement optimum sur les terres irriguées. Parallèlement aux enquêtes sociologiques, statistiques et démographiques un matériel ethnologique considérable a pu être recueilli.

En 1960, D. Zahan présenta son doctorat-ès lettres à la Sorbonne, sous la direction du professeur Roger Bastide. La même année, il a été nommé à l'Université de Strasbourg comme maître de conférences, puis comme professeur, et a fondé l'Institut d'Ethnologie. Simultanément, il traitait des civilisations africaines à l'Ecole Nationale des Langues Orientales Vivantes à Paris.

En 1968 il a été nommé comme professeur à l'Université René Descartes (Paris V - Sorbonne).

Il était Officier de l'Ordre du Mérite Français Outre-Mer, Chevalier de l'Ordre des Palmes Académiques, membre honoraire de l'Académie Roumaine.

Il a participé à de nombreux colloques et congrès, et a eu une intense activité de conférencier en France et à l'étranger: Philadelphie, Kinshasa, Cologne, Dakar, Marseille, Cambridge, Rome, Chambéry, Londres, Venise, Ottawa, New Delhi, Washington, Genève, Montréal, Zurich, Cluj. A la fin de sa vie, il a été particulièrement assidu aux colloques internationaux Eranos à Ascona.

Professeur visiteur au Carleton College et à l'University of Iowa (USA) (1989), ainsi qu'à l'Université de Cluj (Roumanie)(1991).

BIBLIOGRAPHIE

(fournie par Mme Eva Zahan)

Ouvrages

-
- Sociétés d'initiation bambara: le N'domo, le Koré, Mouton, Paris-La Haye, 1960, 438 p., 10 fig., XXVI planches, 1 carte (thèse principale pour le doctorat ès-Lettres)
 - La dialectique du Verbe chez les Bambara, Mouton, Paris-La Haye, 1963, 207 p. (thèse secondaire)
 - La viande et la graine, Présence Africaine, Paris, 1969, 178 p., 13 fig.
 - Réincarnation et vie mystique en Afrique Noire, (ouvrage collectif édité par D. Zahan), PUF, Paris, 1965, 188 p.
 - Religion, spiritualité et pensée africaines, Payot, Paris, 1970, 245 p. (ouvrage couronné par l'Académie des Sciences Morales et Politiques. Prix Lucien de Reinach). Traduction anglaise: The Religion, Spirituality and Thought of Traditional Africa, University of Chicago Press, 1979. Traduction espagnole: Espiritualidad y Pensamiento Africanos, Ediciones Cristianidad, Madrid, 1980. Traduction en roumain en cours chez Editura Dacia, Cluj-Napoca
 - The Bambara. Iconography of Religions, VII, 2, Brill, Leiden, 1974, 32 p., XLII pl.
 - Antilopes du soleil. Art et rites agraires d'Afrique Noire, Schendl, Wien, 1980, 195 p., 50 fig., 538 dessins, 1 carte

Contributions à des ouvrages collectifs

-
- Aspects sociaux des communautés d'immigrants de l'Office du Niger, Aspects sociaux de l'industrialisation et de l'immigration en Afrique au Sud du Sahara, UNESCO, Paris, 1956, pp. 113-115
 - Parole et silence chez les Bambara, Actes du 6e Congrès International des Sciences Anthropologiques et Ethnologiques, résumés des communications, Imprimerie Protat, Mâcon, 1960, p. 313

- L'Office du Niger, exemple historique de coopération franco-africaine, L'Europe et l'Afrique Noire, Centre Universitaire des Hautes Etudes Européennes, Strasbourg, 1962, pp. 23-27
- Problèmes sociaux posés par la transplantation des Mossi sur les terres irriguées de l'Office du Niger, in: African Agrarian Systems, édit. D. Biebeck, International African Institute, Oxford University Press, Londres, 1963, pp. 392-403
- Terminologie bambara concernant l'initiation, in: Initiation, édit. C.J. Bleeker, Brill, Leiden, 1965, pp. 21-26
- Aspects de la réincarnation et de la vie mystique chez les Bambara, in: Réincarnation et vie mystique en Afrique Noire, édit. D. Zahan, PUF, Paris, 1965, pp. 175-187
- Texte initiatique bambara, in: Textes sacrés d'Afrique Noire, Gallimard, Paris, 1965, pp. 212-218
- The Mossi Kingdoms, in: West African Kingdoms in the Nineteenth Century, édit. D. Forde et P.M. Kaberry, International African Institute, Oxford University Press, 1967, pp. 152-178
- Signification et fonction de l'art dans la vie d'une communauté africaine: les Bambara, in: Colloque sur l'art nègre, Premier Festival Mondial des Arts nègres, Société Africaine de Culture, Paris, 1967, pp. 33-45
- Enquêtes ethnologiques chez les Mossi, Colloque sur les cultures voltaïques, in: Recherches voltaïques, 8, 1967
- L'abeille et le miel en Afrique et à Madagascar, in: Traité de biologie de l'abeille, vol. V, Masson, Paris, 1968, pp. 85-100
- Die Initiation in das N'domo, in: Initiation, édit. Volker Popp, Suhrkamp, Francfort, 1969, pp. 85-95
- Le lien matrimonial: exemples africains, in: Le lien matrimonial, CERDIC, Strasbourg, 1970
- L'origine de la mort: les mythes dits du message manqué, in: Les valeurs permanentes dans le processus de l'histoire, Instituto Academico di Roma, Rome, 1969
- Towards a History of the Yatenga Mossi, in: P. Alexandre, French Perspectives in African Studies, International African Institute, London, 1972, pp. 96-117

- White, Red and Black: Colour Symbolism in Black Africa, in Eranos Jahrbuch, 41, 1972, Le monde des couleurs, Leiden, Brill, pp. 365-396; et in: Colour Symbolism, Spring Publication, Zurich, 1977
- L'univers cosmo-biologique de l'Africain, in: Eranos Jahrbuch, 42, 1973, Le monde des correspondances, Leiden, Brill, pp. 205-236
- La religion de l'Afrique Noire, in: Histoire des religions, vol 3, La Pléiade, Paris, Gallimard, 1976, pp. 572-653
- Un enseignement donné par le Komo, in: Systèmes de signes. Hommages à Germaine Dieterlen, Hermann, Paris, 1978, pp. 151-183
- Le poulet de sacrifice, Acts of the 10th International Congress of Anthropological and Ethnological Sciences, New Delhi, 1978
- L'art des heaumes des Tyiwara chez les Bambara, in: Quaderni Poro, 1, Milan, Sipiel, 1978
- Masque-hyène du Koré, in: Vingt-cinq sculptures africaines, Musées Nationaux du Canada, Ottawa, 1978
- La tour et la foudre, in: Eranos Jahrbuch, 50, 1981, Descente et ascension, Insel Verlag, Francfort, 1982, pp. 335-372
- Ornament and color in Black Africa, in: Beauty by Design: the Aesthetics of African Adornment, The African-American Institute, New-York, 1984, pp. 20-24
- L'inouï et l'imprévu: anthropologie de l'insolite, in: Eranos Jahrbuch, 54, 1985, Le courant caché des événements, Insel Verlag, Francfort, 1987, pp. 427-454
- Les "voies" de la réincarnation en Afrique Noire, in: La réincarnation, théories, raisonnements et appréciations, Peter Lang, Berne, 1986, pp. 61-69
- Bambara Religion, in: The Encyclopedia of Religion, Macmillan, New York, 1987, pp. 55-57
- West African Religions, in: The Encyclopedia of Religion, Macmillan, New York, 1987, pp. 371-377
- L'appendice caudal: essai de sémiologie africaine, in: Ethnologiques. Hommages à Marcel Griaule, Herman, Paris, 1987, pp. 419-430
- Couleur et culture, Centre Français de la Couleur, Actes du colloque 1986, janv. 1987, pp. 87-93

- Mande, in: Encyclopédie de l'Islam, VI, 1988, pp. 385-387
- Carrefour de l'être, carrefour de la vie, in: Eranos Jahrbuch, 56, 1987, La croisée des chemins, Insel Verlag, Francfort, 1989, pp. 353-384
- L'homme et la couleur, in: Histoire des mœurs, édit. J. Poirier, vol. 1, Encyclopédie de la Pléiade, Gallimard, Paris, 1990, pp. 115-180
- Bianco, rosso e nero: il simbolismo dei colori nell'Africa Nera, in: Il sentimento del colore; l'esperienza cromatica come simbolo, cultura e scienza, Quarderni di Eranos, edit. RED, 35, Como, 1990, pp. 165-197
- White, Red and Black: Color symbolism in Black Africa, in: Eranos Series, 5, Light, Form and Color, Japanise edit. 1991, Haibonshu, Tokyo, pp. 259-284

Articles

- Aperçu sur la pensée théogonique des Dogon, Cahiers Internationaux de Sociologie, VI, 1949, pp. 113-133
- Un gnomon soudanais, Africa (Londres), XX, 2, avril 1950, pp. 126-130
- Notes sur un luth dogon, Journal des Africanistes, XX, 1950, pp. 193-207
- Pictographic writing in the western Soudan, Man, 1950, p. 219
- La notion d'écliptique chez les Dogon et les Bambara du Soudan français, Africa (Londres), XXI, 1, Janv. 1951, pp. 13-19
- Les couleurs chez les Bambara du Soudan français, Notes africaines, 50, avril 1951, pp. 52-56
- L'habitation mossi, Bulletin de l'IFAN, XII, 1, janv. 1950, pp. 223-229
- Notes sur les marchés mossi du Yatenga, Africa (Londres), XXIV, 4, oct. 1954, pp. 370-376
- Principes de médecine bambara, Zaire, XI, 9-10, nov.-déc. 1957, pp. 967-977

- Ataraxie et silence chez les Bambara, Zaire, XIV, 5-6, 1960, pp. 491-504
- Pour une histoire des Mossi du Yatenga, L'Homme, I, mai-août 1961, 2, pp. 5-22
- Événement et mentalité africaine, Société des professeurs d'histoire et de géographie, Régionale de Strasbourg, Bulletin de liaison, 2, mai 1963, pp. 2-9
- Note sur la gémellité et les jumeaux en Afrique Noire, Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg, mars 1964, pp. 351-353
- La colonizzazione mossi e l'Office du Niger, Societa rurale, I, 2-3, juil.-sept. 1964, pp. 62-73
- Réponse à une critique, L'Homme, avril-juin 1966, VI, 2, pp. 98-104
- Préface, Catalogue Art Nègre, Strasbourg, 1967-68, pp. 11-13
- L'objet d'art africain et sa signification, L'Afrique littéraire et artistique, déc. 1968, pp. 39-44
- Essai sur les mythes africains d'origine de la mort, L'Homme, IX, 4, oct.-déc. 1969, pp. 41-50
- Dynamique des images dans la pensée africaine. Sémiotique de la queue, Circé, 5
- Couleurs et peintures corporelles en Afrique Noire. Le problème du Half-Man, Diogène, 90, avril-juin, 1975, pp. 115-135
- Préface à la 2e édition de Religion, spiritualité et pensée africaines, Payot, Paris, 1979
- The Boat of the World as a Pendant, African Arts, XXI, 4, août 1988, pp. 56-57

Comptes-rendus d'ouvrages

- Bulletin de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Strasbourg
- Revue d'histoire et de philosophie religieuses, Strasbourg

- Année Sociologique (de 1966 à 1972, comptes-rendus dans la section "Culture et conflits de culture", et d'ouvrages se rapportant à l'Afrique Noire en français, anglais, espagnol, italien, roumain)

Films

Collaboration avec Jean Rouch pour la réalisation du film Moro Naba

Plusieurs films documentaires inédits sur la technologie et les sociétés d'initiation

Dominique Zahan était aussi poète, et il laisse derrière lui un très grand nombre de poèmes en roumain. Voici le dernier qu'il a écrit, traduit en français:

"QUAND LES CLOCHES SONNERONT POUR MOI ,

DITES-LEUR DE SONNER BIEN,

GAIEMENT ET SANS DOULEUR.

FLEURS SUR LA COLLINE

ET FLEURS DANS LA VALLEE. "